

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 9 SEPTEMBRE 1899.

No 233

SOMMAIRE :

Canadiens et Anglais, Deuxième Article, *Vieux Rouge* — Les Banques Défuntes, *Deposant* — Un autre Sonnet, *Tityre* — A propos d'Education, *Margister*, — Un Comble, *Bonapartiste*, — Madame Bennati, *Sol-Fa* — Eglise Pillée, Eglise Restaurée, *Jean de Bonnefon* — Billet du Matin, *Henry Fouquier* — Paul Masson. Conte de Paradis, *Paul Acker* — Manoirs Bretons, *André Theuriet*.

Nos abonnés sont priés de se rappeler que la saison automnale est proche, et que l'hiver est à la veille de nous tomber dessus sans crier gare. Nous les prions, en conséquence, de faire leur devoir et de ne pas nous oublier complètement.

Des factures d'abonnement leur seront adressées dans quelques jours, et pour peu qu'ils se rappellent que nous existons, nous sommes certains qu'ils s'empresseront de nous faire parvenir, tous et chacun, l'obole qui nous est dûe.

CANADIENS ET ANGLAIS

DEUXIÈME ARTICLE.

La lettre que nous avons publiée la semaine dernière n'a pas passé inaperçue dans le monde de la finance, et son importance, au point de vue des intérêts du commerce canadien-français, est telle que nous ne pouvons nous dispenser, de faire suivre ce premier article de plusieurs autres, afin de la bien disséquer, de la triturer, pour en extraire tout ce qui pourra être utile à notre nationalité.

Nous chercherons en même temps les causes qui ont placé les Canadiens-français dans cet état d'infériorité financière dont parle notre correspondant, et nous tâcherons de fixer les responsabilités sur les épaules de ceux qui ont commis le mal.

Nous indiquerons ensuite les remèdes qui ont été employés et les résultats obtenus depuis quelques années par la substitution graduelle de l'enseignement commercial au cours classique.

C'est un simple travail d'observation.

Pour aujourd'hui prenons une phrase seulement de la lettre. Elle est suffisante en elle-même pour étayer solidement notre démonstration.

Voici la phrase :

"So long as you will persist in educating your people in philosophy instead of arithmetic, you will have the results you complain of."

Traduction.

"Aussi longtemps que vous persisterez à enseigner la philosophie à votre peuple au lieu de lui montrer l'arithmétique, les résultats dont vous vous plaignez seront les mêmes."

Nous y voilà :

Trop de philosophie!

Pas assez de chiffres!

Voilà incontestablement la plus grande vérité contenue dans la lettre, et elle n'est contestée par personne.

Les directeurs des collèges classiques de cette province ont tellement bien compris qu'il fallait un changement que, depuis une dizaine d'années surtout, ils ont considérablement modifié leurs programmes et leurs méthodes d'enseignement.

Vous trouverez, pour si peu que vous vous en donniez la peine, parmi les hommes de profession — avocats, médecins et notaires — beaucoup de gens qui vous diront qu'au sortir du collège, après huit années d'internement, ils ne connaissaient pas la différence entre un billet promissoire et un chèque.

Ils l'ont généralement apprise depuis ce temps-là, surtout du côté billet.

Il faut constater, toutefois, que cette ignorance absolue des choses du commerce est disparue aujourd'hui, parce que le *struggle-for-life* est devenu de plus en plus ardu.

Il ne faut pas perdre de vue non plus que ce ne sont pas les aptitudes naturelles ni le talent qui manquent aux Canadiens-

français pour réussir dans la finance et le commerce.

Comme preuve de ceci, citons les noms de quelques hommes qui n'ont pas fait de cours classique, mais qui possèdent assez bien la science des chiffres pour faire de grands calculs qui embarrasseraient fort beaucoup de caissiers de banque, fussent-ils nés natifs des bords de la Tamise.

Parmi les ingénieurs civils, il y a J. E. Vanier, à qui on ne peut contester la connaissance parfaite de l'arithmétique;

Parmi les architectes et les entrepreneurs : Charles Berger, Roch Montbriand, Joseph Lamarche, Joseph Brunet, Louis Payette, Félix Sauvageau, Octave Lemay, Césaire Lemay, Joseph Béland, A. C. St-Amour, L. A. Amyot, Emmanuel et Baptiste St Louis, Elzéar Coté, L. A. Mongenais, et combien d'autres dont les noms pourraient être ajoutés à cette liste? Cependant, la plupart de ces hommes n'ont reçu qu'une période très limitée d'étude sous les soins d'instituteurs qui n'en savaient guère plus long que leurs élèves.

Parmi les industriels et les marchands, mentionnons seulement quelques noms, car la liste en est trop longue pour permettre une énumération détaillée: Feu le sénateur Rolland, Arthur Caron, Hudon, Hébert, Laporte, Martin, Alphonse Racine, feu Louis Tourville, etc.

Nous ne parlerons pas des jeunes gens qui ont mis en pratique il y a plusieurs années le conseil donné dans ces colonnes il y a huit jours. Un grand nombre d'entre eux sont comptables ou caissiers dans d'importantes maisons de commerce anglaises; il est raisonnablement permis de supposer, cependant, que s'ils ne savaient pas faire des chiffres, ils n'y resteraient pas longtemps, précisément parce que: *Business is business, as you know.*

Maintenant, comme la vie est triste, il faut bien l'égayer par quelques réflexions propres à nous déridier, chaque fois que l'occasion se présente.

Nous abordons le chapitre de la haute finance, et nous allons tâcher de prouver que sur ce terrain nous avons possédé un artiste incomparable qui doit avoir étudié l'arithmétique en feuilletant les bilans de faillite des nombreuses banques anglaises qui ont sombré depuis quelques années, et dont nous donnons la nomenclature dans une autre colonne.

Nous avons mentionné Stanislas Bousquet.

En voilà un qui trouvait moyen d'additionner 2 et 2 d'une manière tellement originale que cela faisait un total de 50 à tout coup.

Quant à la soustraction, c'était beaucoup plus simple, il posait tout simplement 0 et retenait absolument tout.

Clendinneng pourrait nous donner des renseignements très intéressants sur la multiplication des billets, et par ce moyen nous pourrions peut-être trouver la solution du fameux miracle dont parle l'Évangile, lors de la pêche miraculeuse.

Nous voici rendu à la division. Motus ! Ce terrain est trop brulant pour que nous nous y aventurions. De plus, il pourrait se glisser des indiscretions dans nos remarques, et à notre âge il n'est pas permis d'être indiscret.

C'est égal, par déférence et gratitude pour son illustre président, Bousquet aurait dû lui communiquer sa méthode.

Maintenant que la liquidation du gâchis de la Banque du Peuple est terminée, ce bon Jacques, qui se trouve sans place, en a une tout indiquée dans la pédagogie.

C'est la meilleure manière pour lui de se rendre utile à ses concitoyens en incul-

quant à la jeunesse studieuse les trésors de la vaste expérience qu'il a acquise, à la sueur de son front, dans les matières de la plus haute des finances.

Avec ce régime-là, dans vingt ans, toute la génération actuelle sera millionnaire ou en . . . Amérique.

N'importe :

Soignons l'arithmétique !

VIEUX-ROUGE.

LES BANQUES DEFUNTES

Un correspondant demande de bien vouloir lui énoncer la liste des banques canadiennes qui ont fermé leurs guichets depuis un certain nombre d'années. Il est à présumer que la liste ci-jointe donne une nomenclature assez complète des institutions financières du pays qui ont été forcées de suspendre leurs opérations, de liquider ou de faire faillite.

Voici la liste :

Zimmerman Bank, Hamilton, Ont., fermée après avoir payé à peu près le pair à ses actionnaires ;

Bank of Upper Canada, Toronto, Ont., en faillite ; a payé 50 cents à ses actionnaires ;

Farmers' Bank, Toronto, Qué., amalgamée avec la précédente ;

Mechanics' Bank, Montréal, Que., en faillite ; n'a payé que 38 cents aux déposants seulement ;

Consolidated Bank, Montréal, Que., en faillite ; n'a payé que 36 cents aux actionnaires ;

Royal Canadian Bank, Toronto, Ont., avec la City Bank, Montréal, Que., amalgamées pour constituer la Consolidated ;

Metropolitan Bank, Montréal, Que., liquidée ; a payé 57 cents aux actionnaires ;

Stadacona Bank, Québec, Que., liquidée ; a payé le pair aux actionnaires ;

Exchange Bank, Montréal, Que., en faillite ; a payé 63 cents aux déposants ;

Gore Bank, Hamilton, Ont., vendue à la Canadian Bank of Commerce ;

Bank of London, London, Ont., a d'abord sus-

pendu ses opérations et a fini par liquider en payant à peu près le pair aux actionnaires ;

Federal Bank, Toronto, Ont., liquidée ; a payé à peu près le pair aux actionnaires ;

Central Bank, Toronto, Ont., en faillite, a payé à peu près le pair aux déposants ;

Maritime Bank, St. John, N. B., n'a rien payé aux actionnaires ;

Commercial Bank of Manitoba, Winnipeg, Man.,

La Banque du Peuple, Montréal, Qué., en faillite ; a payé à peu près 75 cents aux déposants seulement ;

Ville-Marie Bank, Montréal, Qué., distribution des deniers inconnus pour le moment.

Voilà donc la liste des banques qui ont fait naufrage, depuis une trentaine d'années, dans notre pays.

On se trouve en présence de la faillite d'une seule banque canadienne française et de seize banques anglaises.

En tenant compte de la proportion des actionnaires canadiens-français qui avaient acheté des parts dans les banques administrées suivant les meilleures méthodes connues, on pourrait peut-être affirmer que les capitaux investis dans la Banque du Peuple, et les économies des déposants, ne représentent qu'une proportion infime de la totalité des ruines accumulées dans le pays par la banqueroute de ces banques.

Pendant, il ne faudrait pas dire que ce résultat est dû à l'impéritie ou au manque de connaissances financières des gérants de ces institutions, mais bien plutôt à la spéculation et au relâchement de surveillance qui se sont produits dans la plupart des institutions qui sont tombées en faillite.

Quoi qu'on en dise, les directeurs et les gérants de banque qui se servent des fonds du public pour spéculer ne sont pas à leur place, et le plus tôt on les remplacera, le mieux ce sera pour tout le monde.

Mais le gouvernement devrait édicter une loi spéciale qui donnerait une garantie aux déposants que l'argent qu'ils ont si chèrement gagné serait à l'abri de tous les tripotages et de tous les vols.

M. Laurier a la parole.

DEPOSANT.

Un autre Sonnet

La saison chaude étant passée, le poète conçut une œuvre froide.

Et M. Gauvreau écrivit un sonnet sur l'hon. M. Marchand.

Notez bien que je parle ici du sonnet : M. Gauvreau est un charmant homme, ; je ne voudrais pas qu'il pût s'élever le moindre soupçon sur les sentiments qui m'animent à son égard ; je parle de sa poésie.

La *Patrie* a dit récemment que dans le dernier recueil de vers de M. Ferland, ce qu'il y avait de mieux, c'étaient les pages blanches.

L'opinion de la *Patrie* ne nous étonne pas, pas plus que son appréciation. Les pages blanches ont été mises là pour les personnes qui ne savent pas lire.

Les poètes sont du domaine public, et nous avons le droit de les examiner d'un peu près.

Ainsi, le *Soleil* vient de publier ceci :

Hon. F. Gabriel Marchand,

Premier Ministre de Québec.

(SONNET)

(Ecrit spécialement pour le *Soleil*).

Digne de son passé, fier d'être souverain,
Superbe en sa grandeur et son indépendance,
Un peuple tout entier va t'acclamer, demain,
Toi, l'enfant de sa race, enfant de sa vaillance !

Par le sabre soldat—par la plume écrivain,—
—Double drapeau d'honneur qu'ennoblit la souf-

Tu marchas sans broncher, montrant un front
[france—
[d'airain
Aux perfides assauts qu'enfante l'impuissance.

Te voilà, maintenant, au faite des honneurs.
Et pareil à ceux-là qu'on nomme les " Grands-
[Cœurs",
Tu ne t'enivres pas d'amour-propre et de gloire ;

Mais fier de ce renom que rien n'a pu ternir,
Tu reste à ton poste, escomptant l'avenir
Pour acheter encor de nouvelles victoire !

CHS. A. GAUVREAU, M. P.

2 septembre 1899.

Encore un sonnet, n'est-ce pas ?
Encore la même histoire.

Tu marchas sans broncher, montrant un front
[sévère
Aux perfides assauts qu'enfante l'impuissance.

Mais, que diable ! c'est donc une obses-
sion.

Nous voilà encore dans les errements du
sonnet Laurier.

Encore un qui n'affronte pas grand'cho-
se quand il se bat !

Il marche sans broncher contre les impuissants.

Rappelez-vous les vers qui ont été dis-
cutés au Parlement :

" Tu n'as rien affronté.....

Allons, les images !

Par le sabre soldat, par la plume écrivain !

La plume ne fait pas l'oiseau, ni l'écri-
vain.

Mais j'ai déjà entendu cette ritournelle-
là d'un autre de nos chefs.

Par mon père soldat, par ma mère ven-
dienne, qui nous délivrera des clichés ?

Lisez donc l'Art d'écrire, en vingt le-
çons, par Albalat.

Tu restes à ton poste, escomptant l'avenir.

C'est comme ça qu'on rétablit l'équili-
bre, sans doute, dans les finances.

Je passe à la hâte sur les étrangetés plus
minces.

Je vous signale le plus gros.

Voyons, est-ce donc la peine de faire de
la poésie comme cela ?

TITRE.

A Propos d'éducation

Il y a quelques années, la réouverture des
cours dans les collèges classiques, les couvents
et les institutions religieuses en général, était
annoncée dans *feue la Minerve* sur un espace
qui ne couvrait pas plus de dix lignes.

On se contentait de dire que le collège de tel
endroit ouvrirait ses portes à telle date, et tout
était dit.

Aussi peut-on s'étonner à bon droit aujour-
d'hui de voir les réclames mirobolantes que nos
institutions ont publiées dans toutes les gazettes
pour *boomer* leur maison.

Il y en a pour tous les goûts, à tous prix et
dans tous les genres.

On se demande à quoi peut tenir ce change-
ment, et la solution la plus rationnelle de cette
question, c'est qu'il y a trop de maisons d'édu-
cation qui toutes enseignent les mêmes matières.

Une seconde cause peut être l'augmentation
constantes des écoles et des académies laïques
qui commencent à faire une concurrence redouta-
ble aux écoles conduites par les religieux ou les
Frères.

Cette année, les parents qui ont envoyé leurs
enfants aux écoles des Commissaires n'ont pas
été peu surpris d'apprendre que l'impôt qu'on
est convenu d'appeler l'*Entrée* avait été aboli
par décision des Commissaires.

Cette bonne nouvelle a été accueillie avec la
plus grande satisfaction par tous les intéressés,
et ne contribuera pas peu l'an prochain à grossir
le nombre d'élèves des écoles des Commissaires.

Malheureusement il n'y a pas assez de place à l'ouverture des classes pour admettre tout ceux qui se présentent, en dépit des agrandissements et des améliorations qui se font chaque année.

Pour faire contre poids à cette heureuse nouvelle un de nos abonnés du nord de la ville nous dit que le prix d'entrée dans sa paroisse, qui était autrefois 50 cents, a été porté à \$1.00 et la mensualité a été augmentée de 25 à 35 cents.

Cela a même fourni l'occasion à Monsieur le Curé de faire un sermon dans lequel il a ordonné aux fidèles de se conformer à cette décision des directeurs d'écoles de la paroisse.

Le paroissien qui donne ces détails n'est pas content.

MGESTER

UN COMBLE

Avez-vous vu la Garde Napoléon ?

Oui, n'est-ce pas ?

Heureux mortel !

Si vous ne l'avez pas vue, faites le voyage au pays des Pieds-Noirs, et soyez certain que vous n'y perdrez rien.

En attendant que vous vous rendiez dans ce beau pays, je vais essayer de vous décrire de mémoire ce que c'est que la Garde Napoléon, et plus tard, lorsque j'aurai des loisirs, je détacherais des règlements de la Garde, quelques extraits cocasses qui méritent toute la publicité que la *Presse* leur a donnée avec sa grande circulation.

La Garde Napoléon est composé d'une agglomération d'hommes qui portent un chapeau en sifflet, un frac bleu en queue de morue agrémenté de boutons jaunes et surmonté d'énormes épaulettes d'or auprès desquelles les épaulettes d'un maréchal de France, ne sont que de la popotte ; la pointe rouge du veston, qui relie le frac bleu à la culotte blanche, jette une note gaie sur tout. La base de l'édifice est la fameuse botte Napoléon que tout le monde connaît.

J'allais oublier le coupe-chou qui bat les mollets, mais je n'ai pas remarqué d'éperons.

Certes, il est permis à n'importe quel citoyen de se rendre ridicule, et cela ne regarde per-

sonne. Cependant, du moment qu'il rend tout un peuple solidaire de sa sottise ou de son ignorance, c'est un coupable, et chacun a le droit de s'en plaindre.

Il y a quelques semaines, il y avait une fête au Parc Sohmer et la Garde avait été invitée. On devait bénir le drapeau. A cela il n'y a rien à dire.

Mais je crois que d'habitude, lorsqu'un corps militaire se rend à une cérémonie aussi solennelle, le moindre honneur qu'on puisse faire au susdit drapeau, c'est de l'accompagner à pied et musique en tête.

On a préféré se rendre en petits chars.

Tant mieux pour la Compagnie.

Cependant, dans ma très humble opinion, il me semble que lorsqu'on s'appelle la Garde Napoléon, on arbore les couleurs françaises, et on ne fait pas bénir un drapeau anglais, qui, après tout, s'en fiche pas mal.

BONAPARTISTE.

Monsieur *Léfy* voyage pour ses affaires et le hasard lui donne pour vis-à-vis Mme *Plumm*.

— *Guten bag, Mme Plumm*, et où allez-vous donc comme ça ?

— Mon Dieu ! Monsieur *Léfy*, je vais à Lourdes.

— A Lourdes ! Et qu'allez-vous y faire ?

— Je vais brier le bon Dieu de donner un enfant à notre fille, qui est mariée depuis trois ans, et qui n'est pas encore mère !

Un an après, M. *Léfy* revoyage pour ses affaires et le hasard lui donne encore pour vis-à-vis Mme *Plumm*,

— *Guten bag, Mme Plumm* ! et où allez-vous donc comme ça ?

Mon Dieu ! monsieur *Léfy*, je vais à Lourdes.

— Et pourquoi faire, donc ?

— Je vais prier Dieu de donner un enfant à notre fille, qui est mariée voilà tantôt quatre ans, et qui n'est pas encore mère !

— Alors, le pèlerinage de l'année dernière, il n'a pas réussi ?

— A demi, monsieur *Léfy*, à demi. J'ai oublié de dire au bon Dieu le nom de ma fille qui est mariée et c'est justement celle qui est demoiselle qui a eu l'enfant !!!

Eglise pillée, Eglise restaurée

D'un joli geste de semeur vieilli et valide encore, Léon XIII donne un ostensor d'or à cette église Saint-Joseph dépouillée de tout ; et la main tremblante du Pontife répare ainsi les gestes violents des foues qui ont brisé les pauvres richesses d'un sanctuaire sans splendeur.

Un anarchiste, d'un mouvement déplorable, lance une bombe au milieu du poulailler qui est le Parlement. La bombe blesse M. Lemire, un prêtre humble et pauvre, un homme que les parvenus de la sacristie traitent d'anarchiste, un abbé dont l'esprit se tient en sentinelle avancée sur les extrêmes frontières de l'idée catholique.

Des anarchiste veulent piller une église. Croyez vous qu'ils aillent à une de ses basiliques où le catholicisme oublie parfois la pauvreté de son berceau pour s'attarder au spectacle de sa marche glorieuse à travers les civilisations du monde ? Croyez-vous qu'ils frappent le luxe des vases d'or et des lustres de cristal, la richesse inouïe des autels, l'insolence des prie-Dieu ? Ce faisant, ils seraient brutalement logiques, comme la pierre qui tombe. Ils oublieraient certes que l'art est une parcelle de Dieu, une expression humaine de la beauté éternelle. Mais ils auraient au moins l'apparence de frapper un abus, d'atteindre une richesse. Et cette apparence vaudrait peut-être une réalité. Au lieu de faire cela, ils pillent une église pauvre de tout, un autel où les pauvres seuls viennent incliner leurs vœux et poser leurs serments. Ils mettent en poudre des statues, qui sont de plâtre. Ils dépouillent de ses pauvretés une église où la grâce et la passion divine sont dans cette attitude qu'avaient les premiers chrétiens dans leurs basiliques de bois et d'argile. Ils s'attaquent à un clergé dont l'existence s'enroule noblement autour des existences misérables. Le curé de cette église Saint-Joseph, est un prêtre aux idées libérales.

Il est de ceux qui mettent dans leur œuvre sacerdotale un peu de l'immortalité de leur âme, avant de la porter au ciel.

Il vit dans une paroisse où il faut donner

infiniment et ne jamais recevoir. Les Vandales nouveaux prouvent ainsi que leur haine va, non aux défauts de l'Eglise, mais à sa pure essence, à son fondateur, le dieu du Calvaire.

Les troupes de l'anarchie, traversant la Madeleine ou Saint-Augustin, seraient toujours les troupes des barbares. Mais les Barbares ont leur grandeur et sont les involontaires instruments d'une justice qu'ils ignorent. Ces mêmes troupes, tirant sur la survivance pauvre de l'Eglise évangélique brûlent leurs parchemins, ce qu'un lettré appelait les lettres de noblesse de l'anarchie. Et cela doit être une grande joie pour le catholicisme, que cette attaque sans mesure, sans excuse et sans justice : les temps héroïques reviennent et l'Eglise sera jeune tant qu'elle pourra compter des martyrs.

Le sang de ceux qui meurent en Orient ou ailleurs est beau, mais ne suffit pas à féconder la vieille terre. Le Sacré-Cœur de Mounartre est une fleur hautaine qui ne serait jamais sortie des sables de Paris, si les sables n'avaient pas été arrosés du sang de Mgr Darboy.

Si la première cartouche de la Révolution se trouve sous le porche d'une cathédrale, cela sera un événement heureux, parce que la lutte prouve la vie et fortifie les vivants. Si l'anarchie s'attaque non au luxe catholique, mais à l'idée catholique, elle magnifie l'Eglise. Si elle passe à côté du temple sans lui envoyer une bombe, cela prouve que le temple n'est plus à craindre.

La Révolution de 1793 ne tua pas l'Eglise de France. Après que ses prêtres eurent été avilis ou égorgés, une autre génération vint, plus puissante, reprendre sa place en France, sa place qui lui était gardée par le respect du peuple. Et cette génération mérita l'amour de ses fidèles parce qu'elle gagna la haine de ses adversaires. Ceux qui suivirent ne tombèrent pas dans l'amollissement des mœurs, mais croulèrent dans le ramollissement des volontés.

L'Eglise en viut alors à ressembler à cette vieille dame qui avait été fort belle. Elle voyait passer comme au temps de sa jeunesse, des jeunes hommes dans sa rue et elle croyait qu'ils passaient, comme ceux de jadis, pour la regarder.

L'église voyant passer les révolutions, croyait que les révolutions passaient pour elle, et elles la frôlaient sans la reconnaître.

Celle " dont le renouvellement est voulu de Dieu," selon le mot de Lamennais. s'oubliait dans les rêves de son sommeil. Le catholicisme essayait de faire sur le trône de Pierre une place à côté de lui pour y asseoir les idées nouvelles. On abdiquait le passé sans adopter l'avenir. Avec des idées politiques surannées et vagues, les chefs du parti restaient des penseurs de seconde main, des libérateurs attardés qui se croyaient dans le mouvement des idées, parce qu'ils arrivaient, après quarante ans de retard, aux conceptions d'un Guizot ou d'un Thiers. Sous prétexte de mettre un peu d'eau fraîche dans la mare du parlementarisme, l'Eglise s'enfonçait dans cette eau croupissante ; et elle se mettait si bien au fond de l'eau que les armées nouvelles passaient sans la voir et sans la compter. La troupe descendue de Belleville, la foule partie de la place de la République ont réparé tout cela.

Elles ont dévalisé une église pauvre ; elles ont attaqué un convent où les incurables sont soignés pour l'amour de Dieu. Ces deux injustices peuvent suffire à fixer de nouveau l'aurole tombée du front de l'Eglise française.

Quelques tentatives nouvelles, et le catholicisme aura de nouveau le choix entre deux combats : il pourra lutter contre le présent au nom du passé, ou contre le passé au nom de l'avenir. Le peuple, dont l'esprit pour être simple n'en est pas moins lucide, le peuple des campagnes, au moins, suivra l'Eglise dans une politique franche. L'heure est passée de conseiller l'aumône timide aux bourgeois. On leur a dit au nom de Jésus-Christ de donner quelque chose pour qu'on ne leur prit pas tout. Cette aumône de la peur n'a pas été heureuse : les bourgeois avares ont mal pardonné au prêtre de leur avoir dit : Donnez ! Et les déshérités n'ont pas compris pourquoi l'on appelait générosité ce que d'autres nomment justice.

Maladresse de la peur, quand la peur veut être adroite ! L'Eglise a détaché d'elle ce qu'il est convenu d'appeler l'élite. Et ce qu'on nomme la Foule renonce à suivre ce charriot trop lent.

Pie IX a failli devenir pour cela le Louis XVI de la papauté ; mais un génie surnaturel éclairé de Dieu arracha le Pontife à l'aveugle bonté de son cœur. La révolution italienne fit de l'humanitaire Mastai l'apostolique Pie IX le grand.

Une chapelle pillée, un convent sacagé peuvent faire plus pour l'Eglise de France. Ces incidents doivent lui donner ce renouvellement et ce rajeunissement qui ramèneront la tristesse de son crépuscule à la splendeur de son aurore.

JEAN DE BONNEFON.

MADAME BENNATI

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Les citoyens de la ville de Montréal vont avoir l'avantage de posséder parmi eux un professeur de chant, — un vrai professeur de chant.

Depuis si longtemps qu'on en cherchait un !

Sans plus de succès, cependant, que feu Diogène, qui cherchait un homme.

Madame Bennati, la sympathique artiste, qui a chanté à Montréal pour la première fois, en 1888, nous est revenue ensuite en 1896 et finalement cet été, a décidé de se fixer parmi les Canadiens et de se livrer à l'enseignement de l'art qu'elle a étudié au Conservatoire de Paris, où elle a été graduée.

C'est une bonne fortune pour nous, et il faut espérer que tous ceux qui désirent donner à une éducation musicale soignée à des sujets bien doués, ne manqueront pas l'occasion qui se présente de leur inculquer l'art de chanter et en même temps l'élocution, car Madame Bennati n'est pas seulement une cantatrice distinguée, mais une artiste dramatique de grande envergure, et nous n'avons aucun doute que les jeunes gens et les jeunes filles, qui ont dévoué leurs soirées et leur travail à l'étude de comédies et de vaudevilles, ne manqueront pas d'aller se perfectionner à bonne école, en s'adressant à Madame Bennati.

En dehors des leçons particulières que cette artiste donne présentement, elle formera des classes d'enseignement de diction et d'élocution.

C'est un commencement, mais mieux vaut tard que jamais.

BILLET DU MATIN

[*A monsieur Ferdinand Brunetière*]

Vous êtes, monsieur en Avignon, et je vous envie d'y être. J'imagine, pourtant, que du haut du jardin qui borde le palais des Papes, minuscule contrefaçon et souvenir charmant du Pincio romain, on doit avoir chaud en regardant sous un ciel de flamme, cette plaine du Rhône, adis peuplée de villas et de "vignes" où vivaient les cardinaux, redevenues des bastides bourgeoises ou des fermes cuites au soleil. Mais vous êtes sans doute, comme moi, de l'avis de Théophile Gauthier, qui voulait qu'on visitât les pays en leur saison violente. Et c'est pendant les jours torrides que ma Provence a toute sa couleur et tout son parfum, à l'heure où la cigale symbolique tombe, parfois, épuisée, d'avoir trop chanté au soleil.

Et puis, quand on aime l'art de la parole, quand on le pratique comme vous le pratiquez, avec une incomparable puissance, que ne ferait-on par pour trouver un de ces auditoires du Midi, qui ne comprennent pas toujours, il est vrai, mais devinent souvent, et qui sont si accessibles en tout cas, à la beauté du langage ! Etre éloquent dans le nord, c'est goûter des satisfactions de philosophe : être applaudi dans le Midi, c'est avoir des joies de ténor. Il n'en faut pas sourire. Pourtant il paraît que votre magnifique harangue, telle que nous l'avons lue ici, n'a pas été sans soulever des résistances. Il y a eu quelque bruit. Et le bruit d'Avignon, je le connais ! Il a fallu faire sortir la garde pour maintenir l'ordre et les armes sont venues en aide à la toge. Je les aime mieux se secourant que se combattant.

À première vue, ce mélange d'enthousiasme et de vitupère que vous avez trouvé à Avignon et qui n'est pas pour déplaire à la combativité de votre esprit, sera attribué à ceci : que vous passez pour clérical. Les prêtres, les "capelans", comme ils disent là-bas, en souvenir des chapelains de Rome, étaient nombreux parmi vos auditeurs. Ceci a pu suffire à mettre Homais sur ses gardes et à le faire de méchante humeur. Homais

est partout en France : et si, à Tarascon, devenu le Bézuquet de Daudet, il est plus gai l'intransigeant penseur de Flaubert, il est de même philosophie trop courte. Pourtant, je pense que ce serait voir un peu grossièrement les choses de croire que la querelle avignonnaise est une affaire de curés. Elle est plus intéressante et plus haute.

En réalité, monsieur, dans ce discours de merveilleuse ordonnance, plein de pensées ingénieuses ou fortes et de faits groupés d'un art exquis et sûr, vous avez immolé l'hellénisme à l'esprit latin. C'est là une de ces choses dont je parlais, qu'une foule de subtils méridionaux ne comprend pas toujours nettement, mais devine en ce qu'elles ont d'essentiel. Or, malgré la langue—et, encore, dans le vieux dialecte que parlent les pêcheurs de Marseille retrouveriez-vous certains mots purement grecs, tel que le mot *arton*, qui désigne le pain depuis que les Phocéens tirèrent leurs barques sur la plage de Marseille, au pied de la forêt de César—la Provence est hellène. Vous n'aurez pas manqué, j'espère, d'aller en pèlerinage à la ville sainte d'Arles. Les archéologues du lieu vous auront dit que, si les Arènes sont romaines, le Théâtre est Grec, et qu'on y jouait, sans doute, ce "répertoire" des vaudevilles d'Aristophane, que vous n'aimez pas assez, à mon gré. La Vénus d'Arles est une petite femme grecque, type conservé par les belles filles d'Arles que vous êtes allé voir danser, le dimanche, à Trinquetaille, si ces choses vous plaisent encore, ce que je vous souhaite. Et, par dessus tout, l'âme hellénique vit toujours en Provence, vaincu encore par l'esprit latin qui s'est superposé à elle.

De cet esprit latin vous avez fait, monsieur un magnifique éloge. Vous avez dit des choses supérieures sur son génie organisateur, catholique, au sens restitué du mot. Vous avez eu cent fois raison de penser que l'invasion barbare dans les Gaules a été un recul de la civilisation. Glissant sur la brutalité du peuple de Rome, vous avez su voir et dire le caractère admirable d'ordre, de légalité et même de tolérance de l'administration apporté au monde par les grands vainqueurs romains. Vous avez, enfin, trouvé, dans

les lettres latines, ce qu'elles ont d'un sentiment de discipline générale et de tendance à ne rien tenir et mettre hors de l'humanité. Il est certain que le génie hellénique est moins assimilateur, plus particulariste, plus individualiste, et c'est par là qu'il est resté vivant en Provence. Faire la Provence séparatiste est une calomnie, mais la tenir pour particulariste est une vérité. Et avez vous été assez juste pour cet esprit hellénique, qui répugne, je le comprends, à votre conception de l'histoire ? Que Platon soit un rêveur, je le veux bien, un rêveur à la façon de Fourier. Mais le rêve n'est-il pas charmant et de ceux dont se berce l'humanité, consolée des tristesses de la réalité ? Le grand Lucrèce latin, que vous admirez, n'est il pas de moëlle hellénique, fils intellectuel d'Epicure ? Que si les Perses sont un hymne de victoire sur des Aryas injustement appelés " les barbares ", l'humanité toute entière, n'est-elle pas sur le rocher de Prométhée ? L'indiscipline hellénique n'a-t-elle pas été nécessaire, indispensable, à la notion de la liberté que vous voulez voir disciplinée, certes, non abolie. C'est, j'imagine, cette pointe d'injustice que ma Provence a devinée en vous. Et s'il en est ainsi, sa querelle devient une belle querelle, de celles qui séparent sans brouiller, bataille des idées qui planent au-dessus des batailles obscures des forêts, comme, dans l'Illiade, les dieux combattent dans les nuages, guerriers, immortels, au-dessus des hommes périssables.

HENRY FOUQUIER.

A une messe de mariage.

Le prêtre vient de terminer son allocution sur les devoirs des époux.

La mère de la jeune femme, pleine de sollicitude pour sa fille, se penche vers elle et lui dit tout bas :

— Re-lève donc tes jupes, Yvonne : tu t'assieds sur ta fleur d'oranger.

LE SEUL MOYEN

La grippe cède rapidement et sûrement quand on la combat avec le BAUME RHUMAL. 101

PAUL MASSON

(CONTE DE PARADIS.)

A peine l'âme de M. Masson quittait-elle sa méprisable enveloppe corporelle, que, se hâtant le plus vite possible de ses vieilles jambes fatiguées, suant, soufflant, le grand saint Pierre, portier des divines demeures, s'avança vers le trône céleste, et dit, la voix tremblante et basse :

" Seigneur. Seigneur, il est là, à la porte, qui demande à entrer et se fâche parce que je n'ouvre pas ! "

Et Dieu le Père, redressant sa belle tête blanche :

" Qui ça ? " fit-il.

Saint Pierre approcha de quelques pas, roula des yeux effrayés, porta sa main à ses lèvres pour rendre plus secrètes ses paroles et murmura :

" Lemire - Terrieux, Selgneur, Lemire - Terrieux ! "

Dieu le Père fronça les soureils, et, pour cacher son ennui, caressa lentement sa barbe de neige ; le Saint-Esprit inquiet battit de l'aile, la Sainte Vierge se signa, et les Anges, les Archange, les Dominations et les Séraphins laissèrent pencher vers le sol les lis flexibles et frêles qu'ils tenaient entre leurs doigts . . . Mais l'enfant Jésus, souriant, frappa ses menottes l'une contre l'autre et dit :

" Faites-le entrer. "

Alors, le dos voûté, saint Pierre s'en alla, hochant la tête et agitant son gros trousseau de grosses clefs, et bientôt l'on vit au bout de l'allée vaporeuse un homme petit, aux yeux étroits, à la figure maigre, à la barbe pointue et roussoyante. Un sourire triste, amer et railleur flottait sur ses lèvres desséchées. Il marchait à travers les nuages sans s'étonner, et ni les étoiles vertes, bleues, rouges, ni les arbres immenses aux fleurs éclatantes, ni les musiques douces infiniment, ni les chants de gloire, ni les saints et les saintes agenouillés et prosternés n'arrêtaient ses regards. Trauquille, il venait, le chapeau de travers.

Il resta debout, salua, toussota et attendit.

Silencieux, Dieu le Père l'observait, et l'Enfant Jésus lui envoyait des risettes, tandis que les bienheureux le contemplaient avec affliction.

Au bout de quelques minutes le Très-Haut prit la parole :

“ Mon fils (car tu es mon fils puisque tu péchas), pourquoi veux-tu entrer violemment dans notre Paradis et irrites-tu notre bon Pierre par ton obstination ? Le royaume des cieux ferme ses portails d'or aux fortes têtes et aux farceurs.”

M. Paul Masson ne rougit pas, il ne pâlit pas non plus. Il s'inclina ;

“ Seigneur, j'ai ni assassiné ni volé ; les grands scandales de l'époque révèlent mon honnêteté : je n'ai rien touché dans le Panama et rien dans les chemins de fer du Sud. Je vivais très simplement dans une vieille maison du bouli-Mich, m'occupant avec zèle du catalogue de la Bibliothèque nationale et rédigeant quelques proses anodines à mes heures de liberté. Les voluptés charnelles me dominèrent rarement, car je souffrais de l'estomac et le médecin me défendait de connaître le sexe. Je ne suis pas une forte tête, je suis un juste ; je ne suis pas un farceur, je suis un sage.

— Malheureux, répliqua le Seigneur en levant les bras, malheureux ! avec quelle indulgence tu te juges ! Mais tu as passé toute ta vie à railler, tu n'as rien respecté, pas même la bêtise humaine ! ”

M. Paul Masson se permit un sourire.

“ Pécheur, pécheur endurci qui te glorifies de tes péchés, susurra la Sainte Vierge en se penchant vers lui.

— Ange gardien, commanda Dieu le Père, apportez moi le Livre de vie de ce pauvre homme.”

Un vieil ange gardien, tout cassé, tout blanchi, sortit de la foule, pliant sous le poids d'un in-folio à coins d'argent, d'où pendaient des signets rouges, et il jeta à M. Paul Masson un regard peu aimable, car M. Paul Masson, durant son séjour parmi les humains, l'avait toujours oublié dans ses prières.

“ Mon fils, reprit le Seigneur, dans ce livre sont inscrits jour par jour tous tes actes, toutes tes pensées : aussi nous l'appelons un livre de

vie. Je ne perdrai pas mon temps à te le lire page par page... ”

Ton ange gardien lira seulement le résumé, pour te prouver que nos bureaux d'information fonctionnent bien.”

L'ange alors s'assit sur un nuage rose, ouvrit le volume à la fin et commença :

“ Paul Masson, né à Strasbourg le 14 juillet 1849, avocat en 1876 à Alger, président en 1880 du tribunal de Chandernagor, procureur de la République à Pondichéry, démissionnaire en 1884, se fixe à Paris... ”

— Tu peux t'asseoir, dit l'Enfant Jésus.

— Il se livre dans les Indes à des expériences sur les croisements de la race simiesque avec la race humaine... applique dans tous ses jugements le maximum, avec une belle absence de sens moral, quelques années plus tard, perché sur un rocher à Belle-Isle devant la mer, il est secoué d'éclats de rire frénétiques en songeant à tous les Indiens qu'il a condamnés à mort sans raison... Envoie au journal le *Figaro*, en 1880, alors que des lois républicaines chassaient de France les Jésuites et autres congrégations, une relation de l'expulsion des jésuites de Chandernagor ; l'article est inséré, soulève dans la presse des commentaires indignés, met le gouvernement dans une situation très embarrassante, quand une enquête ordonnée par décret prouve qu'il n'y a jamais eu dans les Indes françaises de jésuites et qu'un sinistre fumiste a joué la métropole...”

M. Masson ne mit à rire subitement, et le petit Jésus lui adressa un amical signe de tête, en l'invitant à calmer sa joie par convenance.

L'ange passa quelques feuillets.

“ En mars 1891, Paris est inondé de lettres de faire part annonçant le mariage de M. Paul Masson, ancien magistrat, commandeur du Nicham-Iftiktar avec Melle Titée, du Dahomey, en résidence au Jardin d'Acclimatation. La cérémonie nuptiale devait avoir lieu en la chapelle bouddhique du musée Guimet, sous la présidence de M. Maurice Barrès. Tous les journaux reproduisent cette missive matrimoniale. Des littérateurs connus s'empressent d'écrire sur cet événement plusieurs chroniques très longues. Au bout de

quelques jours, M. Paul Masson dément cette nouvelle avec indignation. Il reste avéré pourtant qu'il l'avait lui-même lancée.

“ Le 8 juillet 1891, un éditeur, nommé Savine, publie des *Réflexions et pensées du général Boulanger. extraites de ses papiers et de sa correspondance intime*. Le général a beau protester de Bruxelles par télégramme, le *Gaulois* affirme l'authenticité de l'ouvrage ; à Londres, à Leipzig, à Porto, à Milan, à Madrid, tous les libraires en vendent des traductions, tandis que toute la presse boulangiste se déchaîne contre l'aonyme faussaire... L'auteur du recueil s'appelait Paul Masson. ”

Le Seigneur interrompit d'un geste le lecteur, et sans colère, assez intéressé au contraire.

“ Un simple renseignement mon fils. N'as-tu pas aussi publié un *Carnet de la jeunesse du prince de Bismarck* où les journalistes français reconurent l'esprit du chancelier et contre lequel fulminèrent toutes les gazettes allemandes ?

— C'est vrai, Seigneur, répondit-il, je l'avais toujours jusqu'ici nié. Mais pourquoi vous mentir à vous qui connaissez toute la vérité.

— Continue, dit le Très-Haut à l'Ange.

L'ange, un peu fatigué, reprit :

“ Procédé destiné à empêcher la collision des trains et suggéré à l'inventeur par la terrible catastrophe de Saint-Mandé.

“ Le procédé recommandé consiste essentiellement à adapter à l'avant et à l'arrière du train un plan incliné à roulettes qui partira du niveau des rails pour aboutir au sommet soit de la locomotive, soit du dernier wagon. Quand deux trains viendront à se rencontrer, au lieu de se briser mutuellement, de se télescoper, l'un d'eux s'engagera sur la pente qui lui sera présentée par le train adverse, parcourra ce dernier dans toute sa longueur, et redescendra sur la pente de queue sans avoir subi ni causé aucun dommage. Le tout comme au jeu de saute mouton.

“ Le mémoire est adressé à l'Académie des sciences, lu en séance et renvoyé par elle à la Commission des chemins de fer.”

Ici, M. Paul Masson essuya furtivement une larme. Il pensait à sa tante chérie, Félicie

Mamer, écrasée à Saint Mandé, et l'ayant cherchée, il ne la trouvait pas parmi les bienheureux.

L'ange maintenant se pressait.

“ Annonce en avril 1894, une conférence à la Bodinière sur la Fumisterie et les fumistes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et entretient froidement son auditoire de tous les modes historiques du chauffage depuis le brasier de Julien l'Apostat jusqu'au four crématoire de Milan. Pose sa candidature à la succession de M. Deibler, incident que commente vivement la presse anglaise... Annonce qu'il met 30,000 francs à la disposition de la Société des Beaux-Arts pour récompenser les jeunes artistes, promet au nom du riche Cernuschi 100,000 à la Compagnie des Omnibus pour se maintenir en grève, ouvre une enquête auprès de toutes les notabilités littéraires pour connaître les phrases, interjections, onomatopées qui échappent aux amants aux heures d'extase...”

— Assez, ssez, dit le Seigneur, il y a des dames ici.”

L'ange ferma le livre et s'en fut reprendre sa place.

Dieu le Père songeait, la Sainte Vierge pleurerait, le Saint Esprit demeurerait muet et morose ; les Archanges, les Trônes, les Séraphins, les Dominations, attristés, se voilaient la face de leurs ailes. Les musiques s'éteignaient, les chants s'apaisaient, et l'encens ne fumait plus. Une grande tristesse envahissait le ciel, devant ce pécheur qui, au lieu de préparer son salut, n'avait passé son temps sur terre qu'à mystifier ses contemporains.

Dieu le Père se leva :

“ Que veux tu que nous faisons de toi ici, Paul Masson ? Tu ne pourras nous bernier et tu t'ennuieras. Voyons, parle, as-tu quelque chose à dire pour ta défense ? Je voudrais ne pas te condamner aux flammes infernales.”

M. Paul Masson resta silencieux quelques minutes.

“ Oui, dit il enfin. Mais je sais que vous n'aimez pas gaspiller votre temps, bien que vous ayez toute l'éternité devant vous.

— “ Va toujours,” accorda l'Enfant Jésus.

D'un geste M. Paul Masson remercia, et il parla :

"Seigneur, vous me reprochez d'avoir toute ma vie mystifié mes semblables, et vous me faites un crime de grand fumiste national qu'on me donna Seigneur, Seigneur, écoutez-moi. Je suis un sage, plus sage que les sept sages de la Grèce. Ni les joutes politiques, ni les gloires des batailles, ni les vanités littéraires, ni les voluptés féminines ne me charmèrent. Mon âme hautaine méprisait ces fièvres et ces joies. Désabusé et chagrin, j'ai sondé l'infinie sottise des hommes, et j'ai taché par des expériences de la leur montrer, car ils l'ignorent, pauvres sats ! J'aurais pu tonner contre eux du haut d'une tribune ou répandre par le monde à l'aide du livre mes cris de colère. J'ai préféré le silence et l'ombre. J'ai voulu laisser tomber sur Paris, en mystérieux justicier, mes petits papiers ironiques et vengeurs, et goûter le délicat plaisir de ne pas livrer mon nom à la foule. Et vous voyez bien que j'ai agi uniquement pour châtier les humains de leur crédulité, de leur légèreté, de leur bêtise, et non pour devenir notoire, puisque toujours je suis resté dans la coulisse. J'ai dévoué mes jours à corriger mes frères.

"Et je suis triste, triste... un sourire douloureux et amer ride mes lèvres, et je marche la tête dans les épaules, par fatigue et par misanthropie. Car je n'ai pas réussi. Les hommes sont aussi sots qu'au paravant, mes dernières mystifications rencontrèrent le même succès que les premières, et celui qui peut-être me remplacera trouvera le même public de gobe-mouche. Seigneur, je suis triste, triste, triste..."

"Mais vous ne pouvez pas, ô Dieu bon, me châtier pour mon échec. Vous-même (pardonnez ma hardiesse), vous n'avez guère réussi dans vos entreprises humaines. Vous aviez créé les hommes à votre image, et voilà bien longtemps qu'ils cessent de vous ressembler... vous ne devez pas être très fier."

Dieu le Père ne se fâcha point, il sourit même, et s'étant tourné vers Jésus :

"Qu'en penses-tu, mon fils ?" dit-il.

Et l'Enfant Jésus répondit tendrement :

"C'est un pauvre homme, un homme simple

et doux. Heureux les hommes simples et doux, car le royaume des cieux est à eux !"

Les musiques, de nouveau, emplirent le ciel, et les chants et les prières montèrent vers le trône divin portées sur l'encens des ostensoirs. Une très douce joie parfumait le cœur des élus, les arbres mêmes bruissaient avec plus de charmes et les nuages devenaient plus subtils.

Et M. Paul Masson, conduit par l'Enfant Jésus, s'en fut visiter les domaines où, pour l'éternité, il villégiaturerait.

Seul saint Pierre, de sa loge, le regardait d'un œil mauvais, car saint Pierre redoutait pour l'avenir de terribles mystifications dont il serait le jouet.

PAUL ACKER.

MANOIRS BRETONS

Dans ce coin de la Cornouailles où je vis depuis tantôt un mois, les vieilles choses du passé se conservent longtemps ; seulement, leurs destinés changent peu à peu. Elles subissent lentement la loi fatale des dégénérescences. Le men-hir en arrive à n'être plus qu'une borne vulgaire servant à délimiter deux champs contigus, et les antiques gentilhommières du seizième siècle deviennent d'humbles métairies. Rien de mélancolique comme ces manoirs d'autrefois, à demi cachés dans des massifs de verdure et transformés en granges et en étables.

Tout près de chez moi, à Ker-an-Proost, non loin d'un moulin délabré dont la roue ne tourne plus, j'en connais un qui est d'une rusticité touchante. Séparés par un large fumier où des poules picorent, deux robustes figuiers l'abritent de leur ombre. Dès l'entrée, on y est pris à la gorge par une âcre odeur d'écurie ; mais les fenêtres à meneaux sculptés, une porte tréflée et les vestiges d'une tourelle indiquent encore sa noble origine. Dans le verger, où de vieux pruniers étendent leurs branches lourdes de fruits au-dessus d'un fouillis de plantes sauvages, on retrouve çà et là quelques fleurs d'agrément, quelques arbres de luxe, dont la présence

étonne, et dont la vivace persistance a l'air de protester contre l'irréremédiable décadence du domaine.

Le manoir de Gween-Dour, situé à une lieue de là, sur le versant du vallon de Kerloc'h est d'une mine plus fière et d'une conservation plus satisfaisante. Une longue avenue gazonneuse, bordée de hêtres et de chênes rasés par le vent de mer, conduit au tertre herbeux où le large portail cintré s'ouvre sous un avant corps de logis que surmonte une haute toiture d'ardoise. La cour intérieure a gardé quelque chose de son ancien caractère seigneurial. Un puits monumental, exhaussé de quelques marches et ombragé d'un figuier, occupe l'une des encoignures formée par le logis principal, qui dresse en équerre sa façade bâtie en granit. La porte triflée, les croisées à meneaux du rez-de-chaussée et de l'unique étage sont du seizième siècle. Près du seuil, une énorme touffe de géraniums égaye de ses notes rouges les assises noircies de la façade. Vis-à-vis du portail d'entrée, de l'autre côté du tertre, un long bâtiment, qui fut jadis une chapelle et que décore un écusson rongé de mousse, sert maintenant de grange aux fermiers car Gween-Dour est devenu, lui aussi, une métairie.

La vie que menaient les anciens maîtres gentilhomme était plus large et plus aisée que celle des seigneurs de Ker-au-Proost ; néanmoins la disposition des pièces du logis trahit une absence complète de confort, une simplicité rustique qui devait beaucoup ressembler aux façons de vivre des métayers actuels. La dame du manoir s'occupait du ménage, raccommodait son linge et cultivait les fleurs du jardin qui s'étend en arrière de la maison. Le seigneur, robuste campagnard, surveillait ses cultures, chassait le lièvre et la perdrix, festoyait, les jours de foire, avec les gentilshommes, ses voisins, et faisait chaque année, un enfant à sa femme. Cette nombreuse lignée s'accommodait comme elle pouvait des dures nécessités de l'existence : les filles se mariaient à de petits propriétaires terriens ou se réfugiaient au couvent ; les cadets entraient au service du roi ou s'en allaient au séminaire étudier pour être prêtres. L'aîné seul

demeurait à Gween-Dour, y succédait à son père et faisait à son tour souche de pitits gentillâtres. En somme, on se tirait à peu près d'affaire et l'on joignait les deux bouts. Mais en 1789, les choses se modifièrent brusquement. En cette partie reculée de la Cornouaille, la Révolution ne fut pas sanguinaire. Elle laissa aux petits nobles campagnards leurs têtes et leurs terres ; seulement elle les ruina en abolissant le droit d'aînesse. L'égalité division des héritages les réduisit à la portion congrue. Vivant chichement sur leur domaine démembré, ils devinrent de simples paysans que rongèrent les dettes et que dépossédèrent les créanciers hypothécaires. Et c'est ainsi que ces mélancoliques manoirs bretons, épars dans la lande, ont changé de conditions et se sont transformés en métairies.

J'ai pu suivre de mes yeux les progrès de cette lamentable déchéance pendant mes séjours successifs au bord de la baie de Douarunez. Dans la grande lande onduleuse qui s'étend jusqu'à la pointe du Vau, il existe, au milieu d'un bois de pins, entre Poullen et Banzec, un charmant manoir du quizième siècle, qui se nomme Kervenargan. Une solennelle avenue de vieux hêtres conduit au noble portail sculpté s'ouvrant sur la cour carrée, dont le corps de logis occupe deux côtés. C'est une intime et tranquille demeure, où tout parle des choses du vieux temps. Les pièces carrelées garnies d'antiques meubles fabriqués à Pont-Croix, semblent garder sur leurs miroirs ternis le reflet des hôtes qui y ont vécu jadis ; le jardin clos de murs, foisonnant de fleurs démodées, exhale un pénétrant parfum de jasmins et de citronnelles ; on croit, en le respirant, sentir passer l'haleine légère des dames défuntes qui cultivaient ces plantes de luxe aux heures lointaines du Premier Empire ou de la Restauration.

Il y a vingt ans, l'unique héritière de ce domaine était une personne entre deux âges, fort pieuse, ayant grand air, et appartenant à une vieille famille noble de la province. Elle y vivait fort solitaire, tenue à l'écart par sa parenté, qui lui reprochait de s'être mésalliée. En effet à l'approche de la trentaine, lasse de rester fille et supportant mal le célibat, elle avait épousé son

domestique. La chose, du reste, avait tourné au détriment du conjoint roturier. Ayant passé brusquement de la condition de valet à celle de maître, il s'était trop complu dans cette nouvelle et grasse existence ; l'inaction, l'excessif bien-être et la bonne chère l'avaient mené grand train à une attaque mortelle d'apoplexie, et, après deux ans de mariage, la dame était devenue veuve. La solitude lui semblait doublement pesante ; elle cherchait à se consoler par de plus fréquentes pratiques de dévotion, et " les messieurs prêtres " du voisinage affluaient chez elle. Cédant-elle à leurs sollicitations ou crut-elle, par une libéralité spontanée envers l'Eglise, racheter ses péchés et sa mésaillance ? Toujours est-il qu'un bon jour elle céda Kervenargan à une confrérie, moyennant une très modeste rente viagère à l'aide de laquelle elle vivote au loin, dans une pieuse retraite.

Le curieux manoir du quizième siècle est devenu, je crois, un orphelinat, et les bons religieux qui le dirigent ne se doutent pas, j'en suis certain, du rôle que leur nouvelle propriété a joué pendant la période révolutionnaire. Cependant, Kervenargan n'est pas seulement une demeure chère aux poètes et aux artistes ; il a aussi une importance hisroïque. Après le 30 mai 1793, il servit, pendant un mois de refuge à plusieurs députés girondins proscrits. En quittant Caën, lorsque leur tentative contre-révolutionnaire eut échoué, Barbaroux, Guadet, Pétion, et Louvet gagnèrent le département du Finistère, où ils avaient des amis. Louvet se cacha aux environs de Quimper, chez le député Kervélégan ; Barbaroux, Guadet et Pétion, après avoir erré dans la campagne, trouvèrent enfin un asile sûr au manoir de Kervenargan. Dans ce logis perdu en pleine lande et enfoui au milieu des bois, ils pouvaient aisément échapper aux perquisitions. On leur avait ménagé dans une pièce coupée en deux par une cloison mobile une cachette difficile à découvrir, et où ils se blottissaient à la moindre alerte. Pendant quelques semaines, ils jouirent là d'une tranquillité relative. Barbaroux eut même le loisir d'y composer une ode à la *Foudre*. Ils se lassèrent pourtant de l'obscur paix que leur assurait cette hospitalière maison.

Ils la quittèrent par une nuit pluvieuse pour gagner, à travers la lande, une barque que leurs amis avaient grée pour eux, et où Louvet les attendait. Par un temps affreux, les quatre proscrits prirent le large et louvoyèrent au milieu de la baie, à la recherche d'un bâtiment de commerce qui devait les conduire à l'embouchure de la Gironde. C'était leur chimère de tenter un soulèvement dans ces départements du Sud-Ouest, où ils croyaient encore avoir de chauds partisans. Après de longues heures anxieuses, ils purent enfin accoster le bâtiment sauveur, qui les déposa sur la côte bordelaise. On sait la fin tragique de leur aventure. Les demeures amis sur lesquelles ils comptaient refusèrent de s'ouvrir pour eux. Traqués comme des bêtes fauves, obligés de se terrer dans les bois, trois d'entre eux moururent de mort violente. Le seul Louvet put s'échapper et gagner Paris à travers mille dangers, dont ses *Mémoires* contiennent l'émouvant récit.

A cette heure où les haines et les passions politiques éclatent aussi violentes qu'à l'époque révolutionnaire : en cette triste fin de siècle où la manie des proscriptions semble de nouveau hanter les cerveaux de nos hommes d'Etat, j'ai cru intéressant de rappeler ces souvenirs quasi-ignorés, restés ensevelis au fond de Kervenargan. Chaque fois que je repasse en cet endroit la vue de la longue allée de hêtres, aboutissant au porche tréflé du manoir, évoque pour moi les dramatiques figures des trois députés girondins. Je crois entendre la voix tranchante de Pétion disputant avec Guadet, le sentimental amoureux de Mme Rolland, tandis que le grand et robuste Barbaroux déclame son ode à la *Foudre*. Et je crois les voir tous trois se promenant au crépuscule dans le jardin antique et fleuri, où l'odeur des citronnelles fait rêver à l'haleine légère des aïeules défunes, dont les robes de mousseline des Indes affleuraient jadis les buis des allées et les jasmins des tonnelles.

ANDRÉ THEURIET.

PRECIEUSE RESSOURCE

Par les températures inconstantes, le BAUME RHUMAL est une ressource inestimable. 100

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts : mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

Le REVEIL est publié et imprimé par A. Filia treault, au No 157 rue Sanguinet, Montréal.

EN AUCUN TEMPS

Nul remède n'a produit de si bon effet que le
BAUME RHUMAL-

Petites Notes

Un brave facteur rural a le nez plongé dans son journal.

— Qu' lisez-vous ? lui demande-t on.

— Mon journal financier.

— Ah ! ah ! on a donc de petites économies.

— Oui, mousieur ; je puis le dire avec fierté, tout ce que je possède a été gagné à la sueur de mes pieds.

La petite Margot a deux amants qui portent tous deux le même prénom : celui de Paul.

— Ma chère, disait-elle à une de ses amies, tu ne peux imaginer deux tempéraments plus différents : le feu et la glace.

— Alors, le Paul Sud et le Paul Nord.

Les pique-niques politiques organisés sous les auspices des queues du parti libéral — nous avons mentionné Ti-Pierre Rougeaud et le fiston à papa, le suave Gabriel — n'ont pas l'air d'être couronnés de succès.

Celui de Ste-Scholastique a été remarquable par une série d'accidents.

Quant à celui de l'Ile-aux-Noix, on peut dire que ça été une noix amère. La saison ne pouvait être mieux choisie.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL. Prix d'abonnement \$3. par année

Expliquez-nous donc un peu l'absence des chefs libéraux du comté lors du pique-nique de Ste-Scholastique.

Faites abonner vos amis au REVEIL.

La profession de foi de M. Ethier, le député fédéral du comté des Deux-Montagnes, est de nature à lui attirer des votes conservateurs aux prochaines élections.

Reste à savoir, cependant, s'il en trouvera en assez grand nombre pour se faire ré-élire.